

24 avril 2010 - La parole aux femmes

Lors de notre précédente note, nous avons discuté des déclarations d'Alizé Cornet qui explique son envie de « montrer qu'elle est une bonne joueuse de tennis, qu'elle est quelqu'un de bien » et son désir d'être aimée lorsqu'elle se trouve sur un terrain. Durant l'ensemble de son témoignage, elle se montre sincère quant à sa façon de vivre les événements, sans se soucier du raccourci que pourraient effectuer certains lecteurs devant l'aveu de ses difficultés. Hier, Sarah Pitkowski, ancienne vingt neuvième joueuse WTA, déclarait au sujet de ses années tennis : « J'ai joué au tennis parce que c'était mon seul moyen d'exister. J'étais incapable de prendre le métro ou même de marcher dans la rue. Sauf que, quand je perdais, je « n'existais » plus. Je me mutilais le visage avec mes ongles, je ne me lavais plus, ne mangeais plus trois jours durant... Et au tournoi suivant, ça recommençait : une ou deux victoires, et puis à nouveau la défaite. La fin du monde. La torture mentale que je me suis infligée, je ne la souhaite à personne. Et puis un jour, j'ai compris que le tennis, je n'en avais plus besoin. Que je pouvais désormais exister autrement ».

Les récits touchant au plus près l'intimité des sportives de haut niveau semblent se multiplier. Les hommes sont souvent plus prudents en ce qui concerne ce genre d'aveux. Est-ce si incompréhensible à la vue de l'impact de l'ouvrage d'André Agassi dans lequel ce dernier s'autorise à tout dire, au risque de décevoir. Un Dieu du tennis aux multiples faiblesses... ça dérange ! Pourtant, quel beau livre, tout comme celui du rugbyman Christophe Dominici ! **Pour l'anecdote, lorsque j'ai débuté en tant qu'intervenante en psychologie du sport, les Présidents des structures désirant me recruter affichaient souvent une inquiétude : une femme pour accompagner des hommes, même sur le plan mental, était-ce envisageable ? Pourtant, dix ans plus tard, je ne compte plus le nombre de sportifs m'ayant avoué que le fait que je sois une femme facilitait leur sincérité. Beaucoup m'ont déclaré être dans l'incapacité de confier ce qui pouvait être interprété comme une faiblesse à leurs homologues masculins.** Récemment dans un article du journal L'Equipe (18/03/10, p.11) consacré au doute, trois sportifs de haut niveau, Ladj Doucouré, Sébastien Flute et Dimitri Yachvil, se risquent à décrire ce désordre intérieur, mais osent-ils réellement descendre au cœur du vécu de ce dernier ? Leur en donne-t-on le droit ?

Cette parenthèse terminée, **il semble que les femmes apparaissent quant à elles de plus en plus décidées à parler vrai dans un monde où, comme dans beaucoup d'autres, il serait plutôt de bon ton de se taire.** Toujours dans le tennis féminin, nous pouvons citer les ouvrages d'Isabelle Demongeot ou encore de Catherine Tanvier dans lesquels, au risque de déplaire ou de choquer, les joueuses décident de raconter l'inavouable, l'indicible. Comment ces livres auraient-ils pu faire autrement que de déranger certains quand les déclarations les plus simples, naturelles et sincères touchant au versant émotionnel, au vécu intérieur de la compétition déstabilisent à ce point.

Je me souviens de la note effectuée sur ce blog au sujet de la skieuse Sandrine Aubert qui expliquait qu'elle se posait beaucoup de questions, qu'elle vivait beaucoup de doutes, de peurs, qu'elle était submergée par le stress le jour de la compétition en question : « le ventre serré, les jambes qui tremblaient » et concluait : « Ça ne pouvait pas aller plus mal ». L'objet de ma note était de la remercier pour autant de sincérité car il faut avouer qu'il est plus facile de s'exprimer sur de tels sujets lorsque l'athlète a stoppé son activité. Quelle ne fut pas ma

surprise de constater la dureté de nombreux commentaires sur la question, ne m'épargnant pas les raccourcis du genre : « les sportifs gagnent beaucoup d'argent alors ils ne vont pas avoir l'audace de nous expliquer qu'ils souffrent en plus... »

Une autre skieuse, Aurélie Revillet, meilleure française en descente des finales de Coupe du monde à Garmisch, expliquait qu'il fallait qu'elle travaille « sur le sentiment de la peur » qui l'avait inhibée aux JO : « Entre l'étape de Coupe du monde de Haus et les JO, chaque fois sur l'entraînement, je me suis fait peur. Et, derrière, je n'ai pas su réagir, je n'ai pas su remettre tout ce que je savais en place ». Pas si simple pour une skieuse de haut niveau assimilant le risque à la règle du jeu, de déclarer s'être fait peur ! **Certains me diront que si ces déclarations sont plus fréquentes chez la gent féminine, c'est parce qu'elle est plus fragile... Je me plais à croire que c'est parce qu'elle est plus courageuse quand il s'agit d'avouer des fragilités... Serait-ce parce que je suis une femme ?**

*Cécile Traverse, Docteur d'Université en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives (STAPS), Mention Psychologie - Bordeaux en 2003. Elle travaille dans l'accompagnement des sportifs de haut niveau de nombreuses disciplines et en particulier des footballeurs et est également intervenante en psychologie du sport auprès de multiples structures professionnelles, Fédérations sportives, UFR STAPS et diverses écoles en France.*